

# In memoriam Heinz Zimmermann : 7 février 1929-11 mars 1986

Autor(en): **May, Jacques**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen  
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société  
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **40 (1986)**

Heft 2

PDF erstellt am: **25.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## IN MEMORIAM HEINZ ZIMMERMANN

7 février 1929 – 11 mars 1986

Heinz Zimmermann a toujours eu à lutter contre une constitution délicate, et, comme il arrive en de tels cas, il y a développé des ressources exceptionnelles d'énergie et de ténacité. On admirait qu'il eût mené de front pendant plus de vingt ans deux carrières aussi exigeantes l'une que l'autre.

Né le 7 février 1929 à Bâle, musicien de formation, il fut, de 1957 à 1981, professeur de piano à l'Académie de musique de sa ville natale. Du musicien, il avait la sensibilité exquise, et un trait qui marqua l'ensemble de sa vie professionnelle: le souci de perfection, particulièrement vif dans un art où les erreurs ne se rattrapent pas et s'inscrivent dans l'éternité.

A peine cette position acquise, H. Zimmermann entreprit de donner une assise plus systématique à l'intérêt qu'il portait, depuis longtemps déjà, à l'univers indien dans toute son ampleur. De proche en proche, il étudia la philologie indo-européenne, mais aussi tout l'immense déploiement culturel qui trouve son expression majeure dans la littérature sanscrite; l'Inde «orthodoxe», celle de l'édifice socio-cosmique architecturé par les brahmanes en trois millénaires, mais aussi l'«hétérodoxie» bouddhiste; le bouddhisme indien, mais aussi celui de l'Inde extérieure», et notamment le bouddhisme tibétain.

De 1971 à 1979, H. Zimmermann fut chargé de cours à l'Université de Zurich. Il y combla le vide laissé par la mort de Paul Horsch à la fin de 1971, et y forma plusieurs élèves.

Très attaché à sa ville natale, H. Zimmermann en incarnait à merveille la subtile urbanité, l'esprit pince-sans-rire à l'occasion, l'ouverture au monde. Pourtant, par quelque fait du destin, il enseigna peu à l'Université de Bâle, mais sur des sujets qui mobilisaient sa double compétence de musicien et d'indologue: il y donna au semestre d'été 1978 et au semestre d'hiver 1980-1981 des cours sur la musique indienne.

Cependant, nommé professeur de sanscrit à l'Université de Lausanne en 1977, d'abord à temps partiel puis à temps complet, H. Zimmermann s'y installait sans bruit, avec cette ferme discrétion qui signait ses entreprises et ses activités. Il a organisé et amené à sa pleine existence – «fait être», comme disent les Indiens – la discipline dont il avait la charge. Certes, la tradition du sanscrit était ancienne à Lausanne. Hans Schacht l'enseigna à titre de privat-docent pendant plus de trente ans, de 1903 à 1933. Après une interruption,

l'arrivée à Lausanne de Constantin Regamey ouvrit une étape nouvelle d'une trentaine d'années également (1946–1977): le sanscrit devint branche de licence, non sans des difficultés pratiques dues au petit nombre des heures d'enseignement. Dès 1968, une chaire *ad personam* de philologie bouddhique, créée par le Fonds National, vint offrir un appoint appréciable.

C. Regamey trouva un successeur digne de lui en la personne de H. Zimmermann. Ce dernier n'avait pas été son élève direct; mais, à une génération de distance, une curieuse similitude de formations et de compétences – musique, indianisme, linguistique, tibétologie – rapprochait les deux savants. H. Zimmermann mit au point le plan d'études élaboré par son illustre prédécesseur, judicieux dans l'ensemble, mais qui appelait des aménagements de détail. Il précisa notamment les relations entre l'enseignement du sanscrit, discipline de base des études indiennes, et l'enseignement du sanscrit en tant que l'un des éléments majeurs de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Il attira des élèves, peu nombreux, rarement médiocres; et non seulement de Lausanne, mais aussi de Genève, grâce à une collaboration entre les enseignants d'orientalisme des deux universités.

Il savait ce qu'il demandait, ce qu'il voulait. Ce qu'il demandait, c'était un apprentissage rigoureux du sanscrit. Hors des textes, pas de salut: jamais il ne transigea sur ce point. Ce qu'il appelait de ses vœux, et de toute son activité d'enseignant, c'était d'instituer l'indologie en discipline de plein droit; il sentit ses efforts récompensés et couronnés de succès lorsqu'il obtint l'autorisation d'ajouter la mention «Etudes indiennes» en tête du programme des examens de la section des langues orientales de la Faculté des lettres de Lausanne.

Dans son activité de chercheur, quelques secteurs privilégiés se dégagent. H. Zimmermann a marqué pour les problèmes linguistiques une inclination qui se concentra peu à peu sur la linguistique tibétaine, par le biais d'une étude approfondie des techniques de traduction du sanscrit en tibétain, qui fait la substance de sa thèse de doctorat [3]. La littérature bouddhique sanscrite a été massivement traduite en tibétain du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle: fait culturel important, qui nous vaut d'avoir conservé nombre de textes dont l'original sanscrit est perdu, et qui présente un intérêt linguistique considérable, vu la différence de structure des deux langues, et l'habileté avec laquelle les équipes indo-tibétaines de traduction ont surmonté les difficultés qui en résultaient. Pourtant, au terme d'un examen minutieux, l'auteur demeure assez critique quant à la valeur de ces traductions.

La thèse d'habilitation [4] de H. Zimmermann est, elle, consacrée exclusivement à la linguistique tibétaine. Elle expose le résultat synthétique des réflexions et des recherches où l'avaient conduit les analyses menées dans sa

thèse. Toute étude des traductions tibétaines de textes sanscrits débouche nécessairement sur le problème de la structure véritable de la langue tibétaine. Problème d'une portée plus vaste qu'il n'y pourrait paraître à première vue, et qui intéresse la linguistique générale. Le tibétain, langue littéraire et langue de civilisation, offre la particularité d'une structure que l'on pressent d'emblée simple, forte, irréductible au modèle d'aucune autre langue, à l'exception de sa parenté avec le birman, mais malaisée à dégager du masque «indo-européanisant» que lui ont imposé, d'ailleurs avec un talent magistral, les grammairiens indiens et leurs émules tibétains eux-mêmes.

Pour mieux dominer la question, Zimmermann s'initia à la linguistique structurale, dans la perspective de l'école d'André Martinet. Son ouvrage constitue la première partie d'une description du tibétain, conduite au moyen d'une terminologie systématique et cohérente, parfois déroutante dans son effort pour exprimer, en une langue d'Occident, des structures qui sont étrangères à ces langues. Une deuxième partie, que l'auteur n'a pas eu le temps de mener à chef, devait s'attaquer au problème du «verbe» tibétain, qui n'est en fait exactement ni un verbe, ni un nom verbal, et échappe lui aussi aux terminologies coutumières.

H. Zimmermann a aussi marqué, surtout pendant la deuxième moitié de sa carrière, un intérêt soutenu pour le tantrisme, forme religieuse surgie en Inde vers le milieu du premier millénaire de notre ère, mais dont les racines sont anciennes. Il tirait un parti étonnant de textes souvent mal transmis et corrompus, délibérément ésotériques, obscurcis par le recours à un symbolisme polyvalent et compliqué. Il a consacré au tantrisme sa leçon inaugurale [6], plus d'un séminaire, et la direction d'une thèse de doctorat.

Les deux formations du musicien et de l'indianiste concourent à la contribution de Zimmermann à une grande encyclopédie musicale publiée en Allemagne [7].

Excellent connaisseur de la pensée indienne à sa phase aurorale, celle des *Brāhmaṇa* et des *Upaniṣad* anciennes, H. Zimmermann aimait à dépister, dans la mêlée mouvante et l'élan à la fois vigoureux de ces textes, les prodromes des systématisations ultérieures. Terrain glissant, semé d'embûches, dont l'exploration requiert du flair, de la prudence, une information sans défaut. C'est à un problème de cette nature que Zimmermann a consacré l'article qu'il donna en 1981 au numéro des *Etudes Asiatiques* offert en hommage à Constantin Regamey [5].

Amateur d'art tibétain, Zimmermann a aussi publié un article sur l'iconographie du «panthéon» lamaïste [1]. – Dans une perspective plus générale, un article intitulé «Symbolik des Buddhismus» aborde quelques éléments essentiels de cette symbolique: le *stūpa*, l'image du Buddha, le groupe des cinq Jina ou «Victorieux» [2].

Telles sont les activités que H. Zimmermann a réussi à mener, malgré les forces adverses, en se tenant toujours à la hauteur de ses propres exigences. Homme de bon conseil, de jugement sûr, il était, dans sa gravité naturelle teintée d'humour et inspirée d'une rigueur morale aussi discrète qu'impeccable, le plus agréable et le plus probe des collègues, soucieux de ne jamais empiéter et d'agir dans la plus parfaite transparence, mais ferme et habile à défendre son droit lorsqu'il l'estimait nécessaire. Il nous quitte beaucoup trop tôt; sa disparition interrompt une carrière déjà surabondamment justifiée, mais dont il attendait lui-même encore beaucoup.

Qu'il nous soit permis de dédier cette notice à celle qui a été la compagne exemplaire de Heinz Zimmermann, son recours et son secours dans le quotidien, l'infrangible soutien de son travail et de sa vie. JACQUES MAY

*Repères bibliographiques* (par ordre chronologique).

- [1] Zur Ikonographie des lamaistischen Pantheons. In: *Katalog zur Ausstellung Tibetische Kunst*, Zürich, 1969, S. 42ff.
- [2] Symbolik des Buddhismus. Paru dans: *Asiatische Studien / Etudes Asiatiques*, XXVIII, Bern, Francke, 1974, p. 85-112.
- [3] *Die Subhāṣita-ratna-kāraṇḍaka-kathā (dem Āryaśūra zugeschrieben) und ihre tibetische Übersetzung. Ein Vergleich zur Darlegung der Irrtumsrisiken bei der Auswertung tibetischer Übersetzungen.* Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1975. (Freiburger Beiträge zur Indologie, Band 8.)
- [4] *Wortart und Sprachstruktur im Tibetischen.* Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1979. (Freiburger Beiträge zur Indologie, Band 10.)
- [5] Vor-Sāṃkhyistisches und Proto-Sāṃkhyistisches in alten Upaniṣaden. Paru dans: *Etudes Asiatiques*, numéro spécial offert en hommage à Constantin Regamey / *Asiatische Studien*, Sondernummer zu Ehren von Constantin Regamey, XXXV·2, Bern, Frankfurt am Main, P. Lang, 1981, p. 201-219.
- [6] Le Tantrisme: origine et caractère d'un phénomène religieux. Paru dans: *Etudes de Lettres*, 1982, N° 3, Lausanne, juillet-septembre 1982, p. 11-43.
- [7] «Der indische Kulturcharakter», «Die vedische Phase», «Der sāmavedische Gesang», «Zeit des Umbruchs und der Bilanzen: Aufkommen der ausservedischen Musik», «Der geistesgeschichtliche Hintergrund der hinduistischen Grossphase». In: Oesch, Hans: *Aussereuropäische Musik* (Teil I), Kap. II: «Der indische Kulturbereich», p. 197-221. Laaber, Laaber-Verlag, 1984. (Neues Handbuch der Musikwissenschaft, hrsg. v. C. Dahlhaus, Bd. 8.)